

40 ans de vie d'artiste pour Bernard Poulin

William
Levasseur

SUDBURY — C'est à Sudbury, en 1978, que le peintre Bernard Poulin a commencé à se consacrer à son art à temps plein. Mais c'est bien avant, il y a de cela 40 ans, qu'il a commencé sa vie d'artiste, d'abord à temps partiel. Pour célébrer cet anniversaire, il présente une exposition au Centre National des Arts d'Ottawa le dimanche 7 octobre.

Celle-ci rappellera sa première exposition en 1967 et présentera des œuvres commandées par des mécènes du Sud de la France, des Bermudes, d'Ottawa, de la Toscane, de Venise et de Cozumel. «C'est une exposition qui célèbre le fait que ça fait 40 ans que je suis dans le domaine», résume l'artiste.

M. Poulin songe à ralentir la cadence après cette exposition. «Je suis rendu au point où je veux commencer à en faire un peu moins, parce que je veux finir d'écrire et publier mes quatre prochains livres sur le dessin», dit-il. En ce sens, il renouera indirectement avec sa deuxième passion : l'enseignement. «J'étais enseignant avant 1978 et ça me manque toujours.»

Photo : Courtoisie

Bernard Poulin dans un autoportrait réalisé en 2000



En 1995, il a commencé une série de toiles contemporaines qui diffèrent avec le style «Bernard Poulin» dont on a l'habitude. Il veut compléter cette exposition qui traitera, par la peinture et le langage, de l'évolution du XX^e au XXI^e siècle.

Réflexion sur Sudbury

M. Poulin a passé cinq années de sa carrière à Sudbury à une époque où la scène culturelle locale était beaucoup moins développée. À l'époque, il voulait voir s'il était possible pour un artiste de gagner sa vie en se consacrant à son art. «À Sudbury, ça a été extraordinaire. Je ne pense pas que j'aurais pu faire ça ailleurs», raconte-t-il. «À l'époque, il n'y avait pas grand-chose en matière d'entertainment. Mais la culture était très développée dans le sens qu'on la voulait, donc on l'importait.»

Par contraste, l'artiste constate aujourd'hui une plus grande offre culturelle à Sudbury, mais est-ce vraiment mieux qu'avant? «Oui et non! Parce que quand il n'y en avait pas et si ça venait à Sudbury, c'était spécial, tout le monde y allait. Maintenant, on devient un peu gâté», croit-il. Il n'a que des louanges pour institutions culturelles et les artistes de Sudbury, mais craint qu'ils ne soient pas reconnus à leur juste valeur.

Dans son domaine, M. Poulin n'est pas affecté par les enjeux linguistiques. Pourtant, il s'inquiète pour l'avenir culturel francophone dans son ensemble. «C'est toujours plus difficile de vendre quelque chose en français parce que ce n'est pas Hollywood. On est gâté par le fastfood américain.»

www.levoyageur.ca

La vie n'est pas en noir
et blanc...

Sur notre site Internet,
nos photos non plus!